



Une vie d'artisan-commerçant à Merck-Saint-Liévin après la Seconde Guerre mondiale

par Guy Maeyaert

Dans l'imaginaire collectif, la France reste associée à un univers rural et villageois malgré les transformations et les bouleversements qu'elle a connus depuis la Seconde Guerre mondiale. La nostalgie de la France d'autrefois n'a pas pour autant cessé, au contraire elle a tendance à se renforcer, comme en témoignent la publication de livres issus du terroir, le succès des recueils sur nos villages édités par le Comité d'Histoire, l'engouement pour les journées du patrimoine, et celui pour les recherches généalogiques.

La vie de nos villages a beaucoup changé depuis une soixantaine d'années, *c'était le bon temps*, ou *c'est plus comme avant* affirment les anciens, cela ne fait aucun doute, mais qui serait prêt aujourd'hui à vivre comme dans les années 1950 ?

Beaucoup de ceux qui se lamentent aujourd'hui sur le bon vieux temps étaient encore jeunes au début de la période d'expansion et ont pu en profiter. Deux biens de consommation, en particulier, ont joué un rôle déterminant dans la transformation de la société villageoise : la télévision et l'automobile ; ils ont inauguré une nouvelle ère de loisirs et permis une plus grande ouverture sur le monde extérieur.

Les jeunes ont beaucoup de mal à imaginer que leurs grands-parents aient pu vivre heureux sans télévision, sans téléphone, sans smartphone, sans ordinateur, mais ils savaient aussi s'amuser à cette époque malgré les difficultés et les rudesses de la vie quotidienne. Il existait entre les habitants, qui se connaissaient tous, une solidarité que l'on ne trouve plus guère de nos jours.

Autrefois les veillées étaient des moments de rencontre qui brisaient l'isolement et permettaient d'avoir des nouvelles, la télévision les a remplacées. Au début, son usage gardait un esprit collectif et convivial, peu d'habitants possédaient un poste et il était d'usage de se rendre chez l'heureux propriétaire du petit écran pour voir des émissions comme la Piste aux étoiles, le Palmarès des chansons, Intervilles ou Thierry la Fronde, ... Mais avec la multiplication des postes dans les foyers (à la fin de 1972 plus des deux tiers en sont dotés) la télévision a progressivement réduit cet aspect social, le plaisir de la conversation.

Mais comment étaient nos villages au début de la seconde moitié du XXe siècle ? L'agriculture et l'artisanat ont longtemps constitué les principales activités employant une main d'œuvre locale. Les commerces, l'école, l'église, participaient à l'animation du village. Aujourd'hui nos localités sont bien entretenues (bordures de trottoirs, fleurissement, amélioration de l'habitat) mais sans vie : les commerces ont pour la plupart disparu, certains villages n'ont plus d'écoles, d'autres des Regroupements Pédagogiques Intercommunaux RPI (qui furent un élément décisif de la survie de certaines zones rurales). Pour des raisons de sécurité les enfants ne vont plus en classe à pied, les parents les conduisent en voiture. Avec la régression de la vie religieuse, c'est la vie sociale dans son ensemble qui s'étiole. La messe du dimanche souffre d'une très sensible désaffection. Autrefois après les messes dominicales, les fidèles partageaient un moment de convivialité, les femmes sur le parvis de l'église, les hommes au café du village.

Au sortir de la Seconde Guerre mondiale être paysan ne relève pas d'un choix, c'est un état transmis en héritage. La place de la femme joue un rôle essentiel, rôle qui n'est pas reconnu, un travail de l'ombre. Elles passent indifféremment de la ferme à la maison effectuant les tâches ménagères comme le soin des animaux. S'ajoutent à ces travaux pénibles, un mode de vie où la cohabitation intergénérationnelle est bien souvent la règle, laissant peu d'autonomie aux jeunes mariés. Pas étonnant que nombre de jeunes filles préfèrent tenter leur chance en ville et qu'à la campagne beaucoup d'agriculteurs restent célibataires.

L'éducation, la mécanisation en agriculture, l'amélioration de l'habitat, les équipements ménagers, autant d'éléments qui ont changé la vie des femmes ces soixante dernières années : principe de l'égalité hommes/femmes, plus d'autonomie (le droit de vote date de 1945, le droit d'ouvrir un compte en banque à son nom date de 1965), le droit de disposer de son corps (la contraception date de 1967), la mixité des classes, les grandes écoles s'ouvrent aux filles ainsi que des professions traditionnellement plus masculines.

Suite à la modernisation (entre 1948 et 1988 le nombre de tracteurs passe de 107 000 à 1 495 000) et au regroupement des exploitations agricoles, l'agriculture n'est plus aujourd'hui pourvoyeur d'emploi. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, on comptait 3 millions d'exploitations agricoles, 1,6 millions en 1970 et 600 000 en 2000. Dans notre petite région, la verrerie cristallerie d'Arques et les papeteries de la vallée de l'Aa, ont maintenu la population de nos villages.

La campagne attire de nouveau les citadins qui ont reproduit l'individualisme urbain. La mobilité géographique s'est accrue et de nouvelles habitudes de consommation sont désormais passées dans les mœurs. En 50 ans d'évolution, c'est une nouvelle façon de vivre dans les villages qui s'est installée¹.

Pauline et Michel ROCHE sont nés avant la Seconde Guerre mondiale. Ils ont connu la guerre, la reconstruction, les Trente glorieuses, les évolutions de la société. Elle était épicière, lui maréchal-ferrant et forgeron, tous deux à Merck-Saint-Liévin. Ils ont bien voulu me raconter leur vie, ce dont je les remercie, une vie au village, une vie de dur labeur, une vie de gens heureux.

Pauline BRAY est née à Merck-Saint-Liévin dans les années 1920. Elle est la troisième de la famille. Son père était dit-elle « *moutonnier* » il allait le long des routes faire pâturer ses bêtes, puis plus tard quand les garçons ont grandi, ses parents se sont installés cultivateurs sur quelques hectares avec quatre ou cinq vaches puis un à deux chevaux.

Elle a fréquenté l'école des filles de Merck-Saint-Liévin, une classe unique de 6 à 14 ans. Ses institutrices furent Mlle Cabry, Mme Lubray, Mme Viandier. Elle garde un souvenir ému de Mme Viandier malgré son air autoritaire.

Avant la Seconde Guerre mondiale les sorties étaient peu fréquentes. Il y avait la neuvaine à Merck-Saint-Liévin en juillet. Nous allions, précise-t-elle, à la messe tous les jours, la première était à 7 heures du matin et le soir il y avait la procession. Les fidèles nombreux venaient de Merck et des villages environnants mais le jour le plus important était le neuvième. Les Boulonnais, ou plutôt les Boulonnaises, venaient à Merck pour vénérer les reliques de l'irlandais saint Liévin, évangéliste d'une partie de la Flandre. Elles arrivaient à pied empruntant à Cloquant (Thiembroune) le chemin des morts qui débouchait à l'école, arrivaient tôt le matin et assistaient aux trois messes. L'église était trop petite pour accueillir la foule des pèlerins, tandis que sur la petite place marchands et attractions foraines retenaient

¹ Sources : J.-P. LE GOFF, *La fin du village* ; J.-L. MAYAUD, *Gens de l'agriculture* ; G. DUBY, *Histoire de la France rurale*.

les badauds. La neuvaine se terminait par une retraite aux flambeaux autour de l'église et jusqu'au petit autel érigé place du Hamolet, le tout accompagné par la fanfare municipale de Fauquembergues ou de Dohem. Les Boulonnaises étaient elles aussi de la fête, reçues chez l'habitant, elles repartaient le lendemain après une bonne nuit de sommeil et toujours à pied.

La seconde manifestation locale qui attirait également beaucoup de monde était la ducasse. Elle se résumait d'après ses souvenirs à quelques commerçants installés le long de la route et à un bal le soir, bal monté par M. Debas puis M. Cornuel, animé par un accordéoniste. Succès assuré, le chapiteau était bondé. *« J'y allais, dit-elle, accompagnée de mes parents, je pouvais danser avec n'importe qui mais ma mère avait toujours un œil sur moi »*. Les garçons étaient plus libres, ils sortaient seuls. Les autres sorties de Pauline étaient le 14 juillet, la fête des écoles, les ducasses d'Avroult, d'Ouve-Wirquin, de Fauquembergues, elle y allait à vélo toujours accompagnée de sa mère.

Avant de se marier Pauline travaillait à la ferme de ses parents : traire les vaches, écrémer le lait, faire le beurre, nourrir les cochons avec des pommes de terre cuites au « bouillot », et suivant les saisons, le travail au champ. Ainsi s'écoulait sa vie.

Pour faire cuire les pommes de terre, il fallait du charbon, son père allait le chercher avec un tombereau tiré par un cheval à Estrée-Blanche. C'est comme ça que Pauline a fait la connaissance de son futur mari, Michel Roche. Elle fut invitée à la ducasse et après le service militaire de Michel, le couple s'est marié à Merck, Pauline avait 24 ans. Ils ont habité quelque temps à la ferme familiale, et un jour le Dr Delpierre de Fauquembergues, après une consultation, s'est intéressé au sort de Michel qui, forgeron de métier, était sans emploi. *« Il y a, dit-il, grand-père Talleux qui va arrêter, il pourrait prendre sa place, je vais lui en parler »*. Sitôt dit, sitôt fait, l'affaire fut rondement menée, Michel rencontra le vieux forgeron et commença dès le lendemain à travailler chez lui.

Pauline avait une tante vivant seule face à la forge de M. Talleux. Âgée, fatiguée, elle cherchait de l'aide. *« C'est ainsi, que j'ai commencé à travailler quelques heures chez elle, se souvient Pauline, puis elle me proposa d'y vivre dans les deux pièces à côté de son habitation. Nous y restâmes 3 ans, de 1950 à 1953 »*. Après son décès, son neveu héritier leur revendit la maison pour un prix intéressant, en reconnaissance des services rendus.

« Quand la fille de M. Talleux qui tenait une épicerie arrêta son activité, Pauline décida dit-elle d'ouvrir quelque chose, c'est comme ça que la boutique, une épicerie s'est ouverte en 1957 ». À l'époque à Merck il y avait déjà quatre épiceries (Mme Milon, Mme Maillard, Mlle Talleux et M. Cadart), et une dizaine de cafés, donc nombreux pour un village de 500 habitants. Mais chacun avait sa clientèle et en tirait un petit revenu (M. Cadart, Victor Degremont, Mlle Liévin, Maria Degremont dite « la Grande Maria », M. Talleux, Simone Magniez, Mme Milon, Mme Hochart, le Moulin de Suzette et celui de Paul Bray, frère de Pauline). Aujourd'hui tous ces commerces ont disparu, il ne reste que le café-restaurant de l'étang. *« Au début je vendais des bonbons, des biscuits pour les enfants mais aussi du café, de la chicorée, des pâtes, de la farine, de l'huile (on reprenait les bouteilles en verre vides), du vinaigre, des conserves, du sel en vrac »*. La boutique s'appelait Kergoau, puis s'est affiliée rapidement au réseau SPAR, mais sans obligation d'acheter à la maison mère, *« j'étais libre d'acheter à qui je voulais, précise Pauline, et je ne reversais aucun pourcentage à SPAR »*. Au début, l'épicerie tenait dans une seule pièce, Michel son mari forgeron en a fabriqué les rayonnages, la caisse à sel et le comptoir ont été récupérés chez Mlle Talleux. Peu d'investissements, peu de tracasserie administrative, (Michel s'occupait de la comptabilité), un stock relativement faible qui s'est étoffé au fur et à mesure des moyens, l'activité a démarré rapidement. Les clients étaient des voisins mais aussi des personnes d'Ouve-Wirquin, de St Martin d'Hardinghem, qui venaient spontanément chez Pauline. Elle bénéficiait d'un capital sympathie, la famille était honorablement connue dans la région. Puis rapidement, les étangs de Merck se sont ouverts, une nouvelle opportunité vite saisie par Pauline, *« ça été notre bonheur »*, dit-elle en souriant. La petite pièce fut rapidement trop exiguë,

des travaux furent engagés avec une réhabilitation du commerce et de l'habitation. Des locaux plus grands, un aménagement plus spacieux, une autre clientèle (les clients de l'étang de pêche), tout cela a concouru à un élargissement de l'offre. En plus de l'alimentaire, on pouvait trouver au magasin de la mercerie, mais aussi des torchons, gants de toilette, des chaussettes, des pulls, des bleus de travail, des pantoufles, des chaussures, et même de la quincaillerie. « *Peu de soldes, on appelait cela faire des réclames, les grossistes faisaient un effort sur les prix et nous réduisions un peu notre marge* », dit-elle.

Au début, le magasin était ouvert 7 jours sur 7, ensuite une loi obligea une journée de fermeture par semaine, ce fut le lundi. De 7h30 à 21h, la boutique était ouverte. « *Parfois, se souvient Pauline nous étions livrés très tôt le matin, il fallait étiqueter les prix sur nos produits, faire le ménage, les journées étaient bien remplies, le jour de fermeture fut bienvenu, il me permettait de faire ma lessive et de m'occuper de mon intérieur.* »

Les premiers clients de la journée étaient les enfants, à cette époque tous allaient à l'école à pied, alors ils rentraient chez Pauline avec quelques centimes en poche pour acheter un carambar, ou deux souris. Puis venaient les ménagères, en général c'était de petits achats payés comptant, parfois certains ouvraient un crédit et le mois échu s'empressaient de régler, il n'y a jamais eu de problème de règlement.

Pauline attribue sa réussite à son sérieux, sa discrétion, son accueil, ses bons produits, sa qualité de service, mais aussi à l'emplacement de son commerce au centre du village, même s'il y avait quelques marches qui furent élargies au fil du temps, et aux larges baies vitrées servant de présentoir. Le magasin avait sa réputation et ses clients fidèles.

Les années ont passé, l'arrivée des supermarchés, des années de travail intense, l'âge, la fatigue, le magasin a fermé en 1988 après une trentaine d'années de bons et loyaux services. Bien qu'ayant pris beaucoup de plaisir dans cette profession, qu'elle a exercé un peu par hasard, Pauline fut bien contente d'arrêter. « *Je ne regrette rien, précise-t-elle, je suis contente, contente, contente et fière, je n'ai pas de mauvais souvenirs, tous les anciens clients que je croise ne tarissent pas d'éloge, c'était le bon temps, si c'était à refaire je le referais, peut être autrement il faut s'adapter à son temps mais je suis certaine que je réussirais encore.* »

Elle est bien consciente que les temps ont changé, les comportements, les mentalités aussi, la vie du village n'est plus ce qu'elle était et elle le regrette. Le magasin est redevenu leur habitation, vaste pour deux personnes, où Pauline et Michel passent une retraite heureuse.



Pauline Roche dans son épicerie à Merck

Michel Roche artisan maréchal ferrant, forgeron

Michel ROCHE est originaire de Liettes, petit village situé entre Aire-sur-la-Lys et Estrée-Blanche. Son père, tout comme son grand-père, travaillait à la mine, ils descendaient et remontaient les mineurs. Il est né à la fin des années 1920 au presbytère qui voisinait avec l'école, ce qui lui a valu d'aller très jeune en classe à l'époque, il avait 5 ans. Une seule classe mixte, Michel y fit toute sa scolarité, il obtint le certificat d'étude en 1941 à 13 ans, et la dernière année, la scolarité étant obligatoire jusqu'à 14 ans, il aidait le maître d'école et

s'occupait des petits. Il garde un bon souvenir de ces années, « *je n'étais pas un mauvais élève* », affirme-t-il. La Seconde Guerre mondiale l'a beaucoup marqué, il avait 11 ans lors de la déclaration en 1939 et ses souvenirs sont intacts. Son père avait fait la Grande Guerre, incorporé en 1914 et libéré en 1919, il avait fait Verdun, les Dardanelles, mais avait peu abordé ce sujet avec son fils. « *C'était une drôle de guerre* », dit-il. Il se souvient des soldats français du Génie qui ont logé quelques mois chez ses parents, ils couchaient dans la grange et le midi déjeunaient dans la grande salle de la maison, qui avait servi auparavant de salle de café, il se souvient des réfugiés qui venaient de Lens et des villes environnantes, de cette nuit du 23 au 24 mai 1940, et du combat à Blessy, à quelques encablures de la maison familiale, qui fit 78 morts de la 10^e compagnie du 48^e RI de Guingamp. Il se souvient avoir été réquisitionné par les Allemands pour faire des trous le long des rues du village afin qu'ils s'y cachent au besoin, mais aussi des fusillés du 4 septembre 1944, six du village dont un de ses camarades, en représailles faute de n'avoir pu bouger un gros arbre abattu sur la route par les résistants. La Libération fut aussi fêtée, des scènes de liesse populaire, ternies malheureusement par l'image de ces femmes tondues pour avoir « collaboré » avec l'ennemi défilant sur un char.

Michel Roche comme ses aïeux a commencé sa vie professionnelle à la mine en juin 1943, il avait à peine 16 ans, et y travailla jusqu'en 1950. Entre deux, il a fait son service militaire, une année dans le sud-ouest de la France chez les parachutistes, une expérience inoubliable, et bien entendu le premier grand voyage de sa vie. Il est rentré aux ateliers des mines à Estrée-Blanche avec comme premier emploi aide-forgeron, « *j'ai tout appris là* », dit-il. Son travail consistait à faire l'entretien, à réparer les outils des mineurs en surface ou au fond de la mine (à 500 mètres). L'activité était structurée, un directeur, des ingénieurs, un chef d'atelier encadrant une quinzaine de salariés. Sous la direction de l'occupant, la durée de travail journalière était de 9 heures, six jours par semaine et un dimanche sur deux. Dans son village, nombreux étaient les mineurs, on était soit mineur soit salarié à l'usine d'Isbergues, y régnait une bonne ambiance et une grande solidarité entre les habitants. La femme de mineur ne travaillait pas à l'extérieur, elle s'occupait de ses enfants, de sa maison, de son ménage, l'homme gagnait suffisamment pour élever dignement sa famille.

Suite à son mariage avec Pauline à 22 ans, Michel arrive à Merck-Saint-Liévin. « *Au début, dit-il j'ai eu du mal à être accepté, j'étais un mineur, la mentalité était différente* ». Mais rapidement, il travaille à la forge de François Talleux et s'habitue au village. M. Talleux, âgé, handicapé, lui cède son affaire, avec rachat du matériel (petits outillages, travers, enclumes, foyer) et un bail de 9 ans, 1000 anciens francs par mois. Michel Roche est resté 9 années dans ces locaux, ensuite il a transformé en forge une vieille grange attenante à sa maison d'habitation. Le travail était différent de celui des mines. À Merck, Michel avait repris une forge et l'essentiel du travail était de ferrer les chevaux, tâche qu'il connaissait un peu ayant été aide-forgeron dans les mines, mais là il était patron et devait se débrouiller seul avec toutefois quelques conseils au début du cédant. À Merck, il y avait deux forgerons et chacun avait ses clients et forgeait une soixantaine de chevaux, clients qui venaient du village, de St Martin, d'Avroult. Une bonne entente existait entre les artisans des villages environnants notamment pour les prix, pas de concurrence sauvage.

Ferrer un cheval, tâche physique qui demandait environ une heure pour les quatre sabots, se passait ainsi : tout d'abord il fallait enlever le fer usagé, couper la corne, couper la fourchette (saillie au milieu du sabot), nettoyer le pied, présenter le nouveau fer, le mettre à chauffer pour trouver la forme, le présenter rouge sur le sabot, le refroidir et le clouer avec 8 clous. L'hiver on procédait au cloutage à glace, avec des clous spéciaux. Le travail était plus important l'été, les cultivateurs venaient de façon impromptue le matin, c'était un lieu de rencontre où il faisait bon discuter des affaires du village. L'après-midi était consacré à la réparation du matériel agricole, des herses, extirpateurs, et charrues. L'activité la plus

importante, au début de son installation, était le travail de maréchal-ferrant. Puis avec l'arrivée des tracteurs, au début des années 1960, elle a progressivement diminué pour être réduite à néant dans les années 1970. Contrairement à d'autres artisans des villages environnants, il ne s'est pas lancé dans la vente et la réparation de matériel agricole motorisé (tracteurs, moissonneuses-batteuses). Le travail s'est orienté au fil des ans vers les particuliers, avec la fabrication de barrières, le travail du fer forgé ainsi, la réparation des outils du personnel municipal, des bicyclettes et de mobylettes. Ses journées étaient bien remplies, commencées tôt le matin, se terminant vers 20 heures, il prenait néanmoins le temps d'aider son épouse, en assurant la gestion du stock, en aidant au magasin le dimanche, et en faisant la comptabilité. Il arrêta son activité de forgeron en 1977, et consacra tout son temps au magasin, où le travail ne manquait pas.

Comme à l'époque il y avait peu de loisirs (les fêtes du village, le jardinage), pas de vacances, le seul voyage qu'ils se sont octroyés fut une semaine en pèlerinage à Lourdes. Le soir, après le souper aux beaux jours, se souvient Michel, chacun sortait sa chaise devant la boutique et l'on se regroupait entre voisins. On parlait de tout, du temps, du travail, de la bonne ou mauvaise santé des uns et des autres, des récoltes, des joies et des peines de la vie quotidienne, tandis que les enfants jouaient aux billes.

Michel Roche fut également pompier volontaire à la Compagnie des sapeurs-pompiers de Merck-Saint-Liévin, il en retire une certaine fierté bien légitime. Sollicité en 1959 par le chef M. Eugène Dez, il restera actif jusqu'en 1989 et finit sa carrière avec le grade de caporal-chef. Au début, il n'y avait pas de formation, ensuite il eut obligation de suivre des cours de secourisme à Saint-Omer. Tous les 15 jours, il y avait une manœuvre de pompes. « *L'esprit de camaraderie au sein de la compagnie me plaisait, dit-il, ça me permettait de faire une sortie et puis j'étais toujours sur place et disponible donc un côté pratique et rassurant pour la population* ». Les principales interventions des sapeurs-pompiers, tous bénévoles, concernaient les incendies, les accidents de la circulation et le service d'ordre lors des fêtes du village.

Avec du recul, il garde un bon souvenir de ces 27 ans de travail à la forge, il entretenait une bonne relation avec sa clientèle, c'était le bon temps, il y avait une bonne ambiance. Le couple se complétait bien, Michel plus timide, plus réservé ayant toujours un peu peur de ne pas y arriver, Pauline plus audacieuse, « *on s'entendait bien, disent-ils en cœur, nous avons été heureux* ». Un bonheur qui fait plaisir.



**Michel et Pauline Roche
devant leur épicerie**